

Au commencement était la rivière

James Joyce

par Gérard JOULIÉ, Lausanne

Le samedi 11 janvier 1941, à Zurich, les Sœurs de la Croix-Rouge virent arriver un malade féroce agité sur sa civière. C'était un homme de soixante ans, de grande taille et presque aveugle. On aperçut un ulcère perforé. Le dimanche, après l'opération, il fallut du sang frais. On convoqua deux fantassins de Neuchâtel. «Bon présage, dit le malade, j'aime le vin de Neuchâtel.» Il aimait toute espèce de vin. Il mourut le lendemain à deux heures un quart. Sa fille, Lucia, qui ne fut prévenue qu'après l'enterrement, haussa les épaules en disant : «Mais que fait-il sous terre, cet idiot ? Va-t-il se décider à en sortir ? Il est sûrement parti pour mieux nous surveiller.»

Lucia était folle et l'un des premiers écrivains du siècle venait de mourir, célèbre inconnu, ascétique noctambule, auteur d'un livre réputé illisible et pornographique, alcoolique, amateur de bel canto, concentré de génie, de misère et de sarcasmes.

Il était né à Dublin, où il grandit pâle, ébouriffé, dégingandé, admirant Henrik Ibsen et nourri jusqu'à satiété de saint Thomas d'Aquin par les bons pères jésuites qui s'étaient chargés de son éducation. Son père était un bohème avec du goût pour le chant, les arts et l'absinthe, surtout l'absinthe. La mort de sa mère le rapprocha de l'Irlande, marâtre et source de toute vie dans son œuvre, avec la liturgie catholique et la femme.

Justement, il en croisa une le 10 juin 1904. Une grande rousse. Elle était ser-

vante d'hôtel et inculte. Il en fit Molly Bloom. Elle resta inculte et l'aima toute sa vie. On n' imagine pas Joyce marié à une intellectuelle. Non, vraiment pas. «Certains qui savent que je vous vois m'insultent à cause de vous, lui écrivait-il. Je les écoute avec calme, dédaignant de leur répondre, mais le moindre de leurs mots secoue mon cœur comme l'oiseau dans la tempête.»

Ils quittèrent l'Irlande, vinrent s'installer à Paris, puis en Italie, à Trieste. Formidablement pauvre, il disait que sa femme savait juste assez d'italien pour ne pas payer ses dettes. Il passa toute sa vie pour incomparable dans l'art de réclamer de l'argent au nom de la misère ou au nom du génie. Comme Bloy. Quand on est mendiant, l'orgueil est le dernier luxe qui vous reste et la dernière arme.

Sa femme lui donna un garçon et une fille. Entre-temps il buvait sec. Un artiste doit sortir fermement de la vie, mais un des moyens les plus simples est encore de n'y pas entrer. Il écoutait Homère, songeait à Dante, le seul contemporain qu'il admettait, mais il utilisait des sons différents, une nouvelle musique. Comme Céline de son côté à lui. Le bavardage, les sensations honteuses et agréables, les souvenirs du confessionnal, les effets saugrenus, les borborygmes qui accompagnent la fin des phrases et des banquets, le lyrisme qui soulève le monde comme un sein de femme, se furent là ses bassons, ses flûtes, ses violons.



James Joyce.

Un écrivain est par définition métaphysique, un être impossible, souvent même odieux, et un grand écrivain a plusieurs manières d'être incompris de son vivant, afin d'être indéfiniment interprété après sa mort. Comme un agneau sacrificiel, il a plusieurs façons de se faire loup, et, tel le loup, il sait très bien se couvrir d'une toison d'agneau.

Joyce fait penser à un prêtre défroqué, à un cardinal romain. Les prêtres défroqués font de très bons écrivains. Joyce, élève des jésuites à Dublin, perdit très tôt la foi - c'était sur ses épaules d'agneau un manteau trop lourd à porter - mais ses catégories et sa syntaxe demeurent catholiques. Je veux dire que si Joyce devint athée, il ne devint jamais hérétique. Or, comme tout le monde le sait,

ou devrait le savoir, l'athéisme est infiniment moins grave, théologiquement parlant, que l'hérésie ou le déisme.

Et puisqu'il y a en tout homme deux aimants, l'un qui le tire vers Dieu et l'autre qui l'attire vers la Femme, au lieu d'entrer en Dieu comme un oiseau dans le ciel, Joyce entra dans la Femme comme un poisson dans la mer ou comme Jonas dans la baleine. C'est ainsi que son œuvre est toute liquide, marine, fluviale, océanique. Ses personnages y nagent comme des fœtus dans un liquide amniotique.

En fait de personnages, ce sont plutôt des voix, des états d'âme ou de conscience. Et les mots eux-mêmes que Joyce utilise et dont il est bien obligé de se servir, pauvre écrivain qu'il est, dans *Finnegans Wake*, son dernier livre et comme son testament, il s'arrangera, comme il s'était dévêtu jeune homme de la foi, pour les dévêtir de leur signification et les rendre ainsi à leur état premier de musique, de berceuse. Au commencement était la mer et son bercement. Le Verbe

et la raison discursive ne vinrent que plus tard, bien plus tard. Joyce mit donc fin au roman occidental en le noyant, vieillard qu'il était devenu, dans la mer de jouvence des mots musicaux, dans le flot de conscience continu qui ressemble un peu à l'écriture automatique chère aux surréalistes.

Or, comme je le disais plus haut, malgré son athéisme, qui est au fond un reste de «luciférianisme» dont il ne parvint pas, nonobstant son éducation catholique, à se débarrasser tout à fait, sa syntaxe est demeurée, elle, parfaitement catholique, son âme, sa langue, ses thèmes sont catholiques de manière obsessionnelle, et sur le sol déserté de la foi perdue, il bâtit son œuvre, Atlantide promise à l'engloutissement.

Il savait bien, d'autre part, que la littérature a essentiellement affaire au Mal, tout enfant de chœur et servant de messe qu'il ait pu être dans son enfance dublinoise. Il ne savait même que cela, car il préférerait ce Mal au Bien sur lequel la société est obligatoirement bâtie.

Liturgie du corps

C'est pourquoi la pornographie tient une grande place dans son œuvre, et à très juste titre. Elle tient même une place liturgique, si j'ose le dire sans commettre un blasphème. Et cette pornographie est là à sa place, sans être ni choquante ni mal-séante. Joyce a toujours été très obsédé par toutes sortes de détails physiologiques, comme Michelet, qui, lui aussi, possédait une organisation psychique ultra féminine. Plus féminine, encore que moins fluviale, que celle de Joyce. En effet, les mots les plus sales, proférés dans la tendresse ou murmurés dans le creux d'une oreille féminine, sont souvent les mots les plus doux et les plus beaux à entendre.

Molly Bloom, l'épouse du personnage principal d'*Ulysse*, est comme une rivière avec son flot de mots, la rivière qui était au commencement et qui sera à la fin du monde, quand celui des mots, celui de la raison discursive aura été balayé, elle est le bercement sans fin et sans commencement de la mer. Car la mer est catholique comme l'Eglise dans sa liturgie.

Molly, c'est la chair qui dit oui, contrairement à l'esprit qui nie, c'est l'eau qui s'entrouvre pour vous recevoir. Car cet ancien élève des jésuites, rompu aux disciplines scolastiques, avait des motifs de se méfier de la raison discursive, bien des motifs. Ah ! si Dieu était femme, bien des tourments nous seraient épargnés, et bien des choix crucifiants.

Mais ce qui reste de très beau et d'éternellement consolateur quand on lit Joyce,

c'est son indifférence absolue aux événements et à l'actualité. Ulysse existe, mais la guerre de quatorze n'a pas eu lieu. L'Histoire est un cauchemar dont la littérature veut nous réveiller. Après tout, Homère ne disait-il pas que les dieux envoient des malheurs aux hommes afin que les poètes chantent les héros et non pour faire gloser psychologues et autres sociologues.

Restent son amour du chant et des ténors (Joyce avait une très belle voix avinée), ses éclairs de gaîté qui frôlaient le délire, ses sarcasmes répétés contre la psychanalyse, qui rappellent ceux d'un Nabokov (comment un charlatan positiviste comme Freud peut-il voler la vedette à un écrivain comme Joyce), son goût pour les sermonnaires français du Grand Siècle. Il disait à l'un de ses amis : « Nous autres catholiques errants... » Sa solitude en plein Paris. Son ivrognerie, sa manière de distribuer des pourboires exorbitants, sa mégalomanie qui coûta la raison à sa fille et lui fit perdre la vue. On n'en finirait pas d'énumérer les choses qui le rendent cher.

De Joyce le romantique, le fluvial, l'homme du XIX^e siècle aux milliards de mots, qui bataille encore avec Dieu, comme Nietzsche, est sorti Beckett l'apaisé, le minimaliste, de l'œuvre duquel le conflit et la révolte ont disparu pour laisser la place à la simple célébration liturgique du jour par des simples en esprit, des divins clochards qui n'ont plus de comptes à régler, car il n'y a plus personne au-dessus ou au-dessous d'eux. L'ardoise a été effacée, la fontaine des yeux a cessé de couler, la mer s'est vidée de toute son eau et de tous ses poissons.

G. J.

Frédéric Pajak, *Humour, une biographie de James Joyce*, PUF, Paris 2002, 320 p.